

Les Aveyronnais d'Aveyron et les Aveyronnais de Paris

Elissa Sobotta, Ludwig-Maximilians-Universität (LMU), Munich

1. Linguistique et migration

La mobilité des locuteurs a été un phénomène longtemps négligé en linguistique, notamment en dialectologie, celle-ci ayant traditionnellement une préférence pour les NORMs (*non mobile old rural males*).¹ Ainsi, les centres urbains ont souvent été totalement exclus de la description diatopique et abandonnés aux sociolinguistes s'intéressant aux seules dimensions diastratique et diaphasique. Cependant, nul ne doute du fait que l'être humain est depuis toujours un « homo migrans » (Bade 2002 : 11) et que ce fait est primordial pour l'évolution des langues : l'expansion de l'Empire romain, les invasions barbares, la déportation de populations africaines dans les aires aujourd'hui créolophones, pour ne citer que quelques exemples du domaine de la romanistique. Or, depuis une dizaine d'années, la géographie linguistique commence à prendre en compte non seulement les dimensions diastratique, diagénérationnelle, diasexuelle et diaphasique, mais aussi la mobilité des locuteurs, ce dont témoignent des atlas linguistiques récents tels que l'*Atlas lingüístico diatópico y diastrático del Uruguay (ADDU)* ou l'*Atlante linguistico della Sicilia (ALS)*. C'est ainsi qu'est née la dialectologie dite « pluri-dimensionnelle » (cf. Radtke et Thun 1996).

L'enquête présentée dans cet article se veut une contribution à la prise en compte du paramètre de la migration en linguistique. Elle traite un exemple type de migration en France, celle des Aveyronnais qui partent à Paris, cas non marginal puisque l'on trouve plus d'Aveyronnais à Paris qu'en Aveyron (cf. Crozes et Magne 1993). L'objectif de cet article est triple : Premièrement, faire une première description de la phonologie du français régional aveyronnais. Deuxièmement, étudier de façon systématique les changements linguistiques dus à la migration et troisièmement apporter une modeste contribution à la compréhension de la situation linguistique de Paris, ville habitée à 55% par des provinciaux (cf. Tardieu 2001). Ce travail s'appuie sur des enquêtes menées à partir du protocole PFC (Phonologie du français contemporain, voir Durand, Laks et Lyche, ce vol.). Nous avons tenu à respecter ce protocole pour cette première exploitation des données dans une perspective variationniste, tout en sachant qu'il faudra par la suite adapter le cadre théorique aux systèmes linguistiques étudiés.

2. Arrière-plan sociologique : Les Aveyronnais de Paris

L'histoire des Aveyronnais de Paris – souvent confondus avec les Auvergnats² – commence au milieu du XIX^e siècle. Des jeunes sans formation qui n'avaient pas de travail dans la ferme familiale tentent leur chance dans la capitale, où ils forment bientôt une véritable « colonie », caractérisée par une activité professionnelle commune : porteur d'eau, frotteur de parquet ou laitier-nourisseur. Mais le métier qui symbolise rapidement l'Auvergnat de Paris est celui de

¹ Tous nos remerciements sont à Bernard Laks et Jacques Durand, Wulf Oesterreicher et Thomas Krefeld pour leur soutien et intérêt, à Daniel Pustka pour la mise en place de la banque de données qui est à l'origine de l'exploitation statistique de cette enquête ainsi qu'à Monique Krötsch qui a accepté de relire cet article. Toutes les erreurs restantes relèvent de notre responsabilité.

² Officiellement, l'Aveyron n'a jamais fait pas partie de l'Auvergne. Autrefois dépendant de la Gascogne ou de la Guyenne, il appartient aujourd'hui à la région Midi-Pyrénées. Néanmoins, les Parisiens considèrent l'Aveyronnais comme l'exemplaire type de l'Auvergnat.

bougnat³, c'est-à-dire marchand de vin et charbon, immortalisé par la *Chanson pour l'Auvergnat* de Georges Brassens et la bande dessinée d'Astérix *Le Bouclier Arverne*. C'est vers 1950 seulement que les Aveyronnais abandonnent le charbon pour se consacrer entièrement au secteur qu'ils nomment eux-mêmes la « limonade ». Aujourd'hui encore, ils tiennent – avec les autres Auvergnats – 80% des cafés de Paris, parmi lesquels les plus célèbres, comme la brasserie Lipp et le café de Flore.

Cependant, les motifs de migration ont changé. Les jeunes Aveyronnais ne viennent plus à Paris pour travailler comme garçon de café, mais plutôt pour faire leurs études. Demeure pourtant la fameuse « solidarité auvergnate » : Les jeunes arrivant à Paris ne se perdent pas dans l'anonymat, mais se retrouvent entre « compatriotes ». Même si le « ghetto auvergnat de la Bastille » (Tardieu 2001 : 75) n'existe plus, le réseau est toujours très dense, à commencer par le *Foyer de Jeunes Travailleurs de la Cité des Fleurs* dans le 17^e arrondissement, destiné en priorité aux jeunes Aveyronnais, Cantaliens et Lozériens. En plus, l'*Oustal* à Bercy, le grand immeuble des Aveyronnais de Paris, propose 90 studios exclusivement destinés aux jeunes Aveyronnais qui arrivent dans la capitale. Sous le même toit se trouve la *Fédération Nationale des Amicales Aveyronnaises* qui regroupe 80 amicales de village.

Les Aveyronnais de Paris ne sont pas seulement les provinciaux les plus nombreux de Paris, mais aussi les mieux organisés : ils ont un hebdomadaire (*L'Aveyronnais – l'Hebdo du Pays*), leur propre paroisse, assurance et banque, une vingtaine de groupes folkloriques, des cours d'occitan. C'est d'ailleurs à Paris que la gastronomie et le folklore traditionnels aveyronnais ont connu leur renaissance, avant d'être réexportés au pays. Il s'est donc développé à Paris une identité aveyronnaise inconnue en Aveyron (cf. Tardieu 2001, Crozes et Magne 1993, Béteille 1978, Girard, 1979).

Sous ces conditions, la prononciation aveyronnaise pourrait avoir une fonction identitaire, d'autant qu'il s'agit uniquement d'un français régional et non pas d'un dialecte primaire. Pour les simples besoins de communication, il n'y aurait pas nécessité de changer de variété.

3. Les informateurs

Le corpus de l'enquête PFC se compose de 40 locuteurs : 19 Aveyronnais de Paris, 9 Aveyronnais de Rodez et 12 Aveyronnais de Salles-Curan. À Rodez, chef-lieu de l'Aveyron, a été interviewée un réseau lié à la famille de J. Durand, qui a effectué les discussions libres, tandis que l'auteur de cet article s'est chargée des entretiens guidés. À Salles-Curan, un village d'environ 1200 habitants à une trentaine de kilomètres de Rodez, l'auteur a choisi les informateurs parmi son propre réseau de connaissances et sa famille. Pour les personnes ayant dépassé la quarantaine, les parents de l'enquêtrice ont accepté d'animer les discussions libres. À Paris enfin ont été enregistrés 19 personnes d'origine aveyronnaise, c'est-à-dire ayant vécu jusqu'à 18 ans en Aveyron. La moitié des enquêtés sont des étudiants ou des jeunes travailleurs habitant depuis quelques mois jusqu'à trois ans au *Foyer de Jeunes Travailleurs de la Cité des Fleurs*, également domicile de l'enquêtrice au moment de l'enquête. Les autres personnes vivant à Paris depuis plus longtemps (entre 8 et 56 ans) font partie soit du réseau aveyronnais de Paris (la paroisse, les amicales) ou bien du réseau personnel de l'enquêtrice. Les enquêtes ont été effectuées entre décembre 2001 et août 2002.

Dans chaque lieu, on a interrogé un nombre égal d'hommes et de femmes d'âge et de milieu social différents. Tout de même, quelques corrélations dues à la réalité sociologique n'ont pu être évitées : chez les jeunes, le niveau d'études est bien plus bas en Aveyron qu'à Paris car il

³ *Bougnat* est l'aphérèse du mot occitan *charbougnat* ('charbonnier').

n'y a que très peu de possibilités de faire un bac+5 en Aveyron ; par contre un bac+2 n'amènera que rarement un jeune Aveyronnais à quitter son pays. D'autre part, les jeunes ne sont à Paris que depuis peu de temps, tandis que les personnes plus âgées y sont déjà depuis de nombreuses années. Cela est dû au fait que l'arrivée des Aveyronnais à Paris se fait généralement entre 18 et 23 ans. Par ailleurs, l'inflation du niveau d'études pendant les cinquante dernières années fait que la plupart des enquêtés âgés n'a que le Certificat d'études tandis que les jeunes ont au minimum un bac+2. Évidemment, on ne trouve pas les mêmes métiers à Paris et en Aveyron. Et, pour finir, les connaissances de l'occitan sont corrélées avec l'âge : uniquement des personnes âgées sont bilingues tandis que les plus jeunes n'ont qu'une compétence passive et fragmentaire de cette langue.

4. Analyse variationniste

Nous avons poursuivi une double analyse: structurale et variationniste. D'une part, nous avons établi les principaux traits phonologiques et phonétiques de l'accent en question. De l'autre, nous avons entamé une analyse variationniste à partir des paramètres suivants : le lieu, l'âge, le sexe, le niveau d'études et la profession de l'informateur et de ses parents, les connaissances actives d'occitan et – pour les Aveyronnais de Paris – les années passées à Paris.

4.1 La liste de mots

Voyelles

Le système vocalique de la plupart des Aveyronnais interrogés correspond au système méridional repéré par les enquêtes antérieures (cf. Séguéy 1950, Walter 1982) : Ce système ne connaît qu'un seul phonème /a/, trois degrés d'aperture avec une distribution des voyelles mi-ouvertes et mi-fermées en fonction de la structure syllabique et quatre voyelles nasales souvent suivies d'un appui consonantique, si elles ne sont pas complètement dénasalisées. À Salles-Curan, tous les interviewés disposent de ce système. Toutefois, certains locuteurs ruthénois et une partie plus importante des locuteurs parisiens en divergent : deux Ruthénois et huit Parisiens distinguent /e/ et /ɛ/ au moins une fois dans la liste de mots (abstraction faite des paires minimales). Il y a cependant une différence entre l'opposition en morphème verbal et en lexème que l'on retrouve également chez certains locuteurs non méridionaux (cf. Walter 1982) : tandis que neuf locuteurs distinguent *piquer* et *piquais*, cinq distinguent *épée* et *épais* et seulement une personne *pêcheur* et *pêcheur*. Les deux Ruthénois, dont l'un est Pied-noir, ne font la distinction qu'en morphème verbal. À Paris, d'autres traits encore peuvent différer du système méridional : deux Parisiens distinguent /ø/ et /œ/ dans *jeûne* et *jeune* et *feutre* et *meurtre*, mais pas dans *creux* et *creuse*, généralement prononcés [krø] et [krœzø] en Aveyron. Deux Parisiens font une opposition entre *paume* et *pomme* et un Parisien entre *beauté* et *botté*. Aucun locuteur cependant ne distingue *rauque* et *roc* par le timbre de la voyelle, mais uniquement par la présence ou absence du schwa. En outre, deux Aveyronnais de Paris ne distinguent pas le /ɛ̃/ de *brin* et le /œ̃/ de *brun* dans l'ordre aléatoire, mais seulement dans la paire minimale à la fin de la liste. Il y a cependant absence de variation en ce qui concerne le /a/ : aucun enquêté ne distingue /a/ antérieur et /a/ postérieur.

Il s'avère que ce sont toujours les mêmes Parisiens qui s'écartent du système typique aveyronnais, pourtant pour des raisons différentes : Dans un cas, c'est de toute évidence l'influence de la norme puisqu'il s'agit d'un prêtre ayant suivi pendant sa formation un cours de rhétorique où il a appris la prononciation normative. C'est la seule personne de l'échantillon distinguant toutes les paires minimales, qui d'ailleurs ne sont reconnues par aucun locuteur de Salles-

Curan (sauf *brun* vs *brin* où la distinction est systématique), par deux locuteurs de Rodez et sept locuteurs de Paris. En ce qui concerne les deux autres Aveyronnais de Paris qui s'écartent fortement du système vocalique aveyronnais, le cas est moins clair. Ces deux personnes ne distinguent pas les voyelles nasales /ɛ̃/ et /œ̃/ et à l'écoute, leur prosodie ne semble pas méridionale. Il s'agit premièrement d'une femme de 75 ans d'origine arménienne qui vit depuis 56 ans à Paris, et deuxièmement d'un étudiant de 23 ans d'origine espagnole qui n'est pas du tout attaché à l'Aveyron, mais plutôt à l'Espagne, où il a vécu pendant deux ans, ou bien à Paris, où il se plaît beaucoup. Par contre, les cinq locuteurs d'origine étrangère (portugaise ou espagnole) à Salles-Curan et à Rodez ne montrent aucune spécificité. Si l'origine des parents jouait un rôle, cela serait moins de façon absolue un rapprochement du standard, mais plutôt une assimilation plus forte à la communauté linguistique en question.

Consonnes

Sur le plan des consonnes, ce ne sont pas les Aveyronnais de Paris, mais les Aveyronnais de Salles-Curan qui s'écartent du système majoritaire. Seuls les deux locuteurs les plus âgés de Salles-Curan, une femme de 81 ans et un homme de 75 ans, disposent encore d'un /r/ apical avec un nombre variable de vibrations. L'enquête confirme donc la disparition de ce phonème, annoncée déjà dans Séguy (1950). Mais contrairement aux observations de celui-ci, la simplification de groupes de consonnes du type [ɛ̃fɛk] pour *infect*, [ɛsplozjɔ̃] pour *explosion* etc., tend également à disparaître. Ce phénomène est encore très répandu à Salles-Curan, mais pas chez les quatre informateurs entre 16 et 21 ans et seulement sporadiquement chez quelques personnes âgées à Rodez et Paris.

4.2 Le schwa

Notre analyse des schwas se base sur la lecture du texte et l'entretien guidé. Il s'est avéré dès les premières analyses qu'il n'existe pas de schwa épenthétique dans le français régional aveyronnais (du type *Marc_ Blanc*), ce qui correspond parfaitement aux travaux antérieurs sur le français du Midi (cf. Durand, Slater et Wise 1987). Pour cette raison ne sont considérés que les schwas potentiels correspondant à un <e> graphique et non pas les contextes après consonne finale prononcée, également pris en compte dans le codage PFC. En outre, pour des raisons de validité, n'ont été pris en compte que les contextes de schwas avec un minimum d'occurrences (en moyenne cinq par personne et style). Sept contextes de schwa correspondent à ce critère de fréquence : après deux consonnes, le schwa est presque toujours réalisé. Cela concerne de la même façon lecture et entretien guidé, mots monosyllabiques (*découvrir* *ce qu'il appelle*) et polysyllabiques (*manifestent leur colère*). Dans les mots monosyllabiques, le schwa entre deux consonnes (*déceidé de faire*) et en début d'énoncé (*Le Premier Ministre*) est réalisé pratiquement toujours dans le texte, mais seulement dans trois quarts des cas dans l'entretien guidé. En revanche, trois contextes de schwas – tous les trois dans des mots polysyllabiques – sont objet d'une très grande variabilité dans la lecture ainsi que dans l'entretien : les contextes avant voyelle (*La cote escarpee*), avant consonne (*dans cette commune*) et à la fin de l'énoncé (*pâtes italiennes*). Ces schwas – les plus intéressants du point de vue variationniste – seront analysés par la suite.

Le schwa suivi de voyelle, du type *La cote escarpee*, est réalisé selon les locuteurs entre 0 et 53% dans la lecture du texte et entre 0 et 42% dans l'entretien guidé. Le lieu et l'âge pourraient y jouer un rôle puisque les locuteurs qui réalisent plus de 30% de ces schwas vivent en Aveyron, tandis que les locuteurs l'omettant toujours habitent majoritairement à Paris. De plus, les personnes âgées le réalisent un peu plus souvent que les autres. En fin de compte, les

résultats de l'analyse sociolinguistique sont moins clairs dans ce contexte que dans les autres contextes étudiés.

Le schwa suivi de voyelle, du type *La côte escarpée*, exigerait une analyse plus fine que celle que nous avons réalisée. En effet, même si une première écoute semblerait révéler de nombreux schwas dans de tels contextes, il y a des facteurs rythmiques (ruptures intonatives, pauses légères ou marquées) qu'il faut examiner attentivement avant de se prononcer. Nous remettons donc cette question à une étude ultérieure.

Les facteurs sociolinguistiques sont plus faciles à déterminer dans le cas du schwa suivi de consonne, du type *dans cette commune* (code x412⁴), où la réalisation varie selon les locuteurs entre 8% et 97% dans la lecture du texte et entre 13% et 100% dans l'entretien guidé. Les paramètres déterminants sont le lieu, l'âge et les compétences en occitan.

En ce qui concerne le lieu, le taux de réalisation est très élevé pour la plupart des Aveyronnais de Salles-Curan et de Rodez tandis qu'il y a beaucoup de variation parmi les Aveyronnais de Paris (cf. figure 1). Quant à l'âge, le taux de réalisation est moins élevé pour les personnes de moins de 61 ans tandis qu'il y a beaucoup de variation parmi les locuteurs âgés (cf. figure 2).

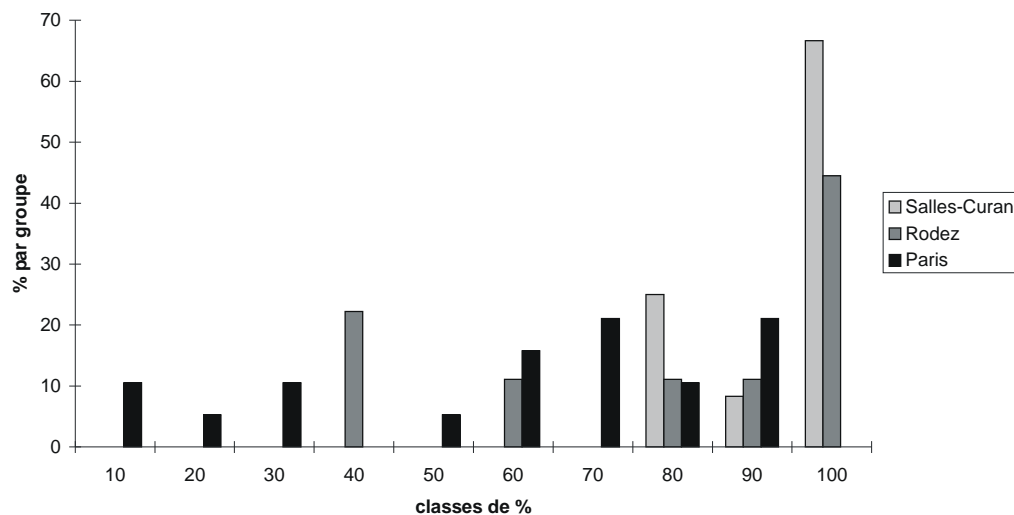


Figure 1 : Schwa x412. Le lieu (lecture).

⁴ Suivant le protocole PFC (voir Durand, Laks et Lyche, ce vol.), le code x412 renvoie aux schwas en dernière syllabe de mots polysyllabiques, précédés d'une seule consonne et suivis au moins d'une consonne.

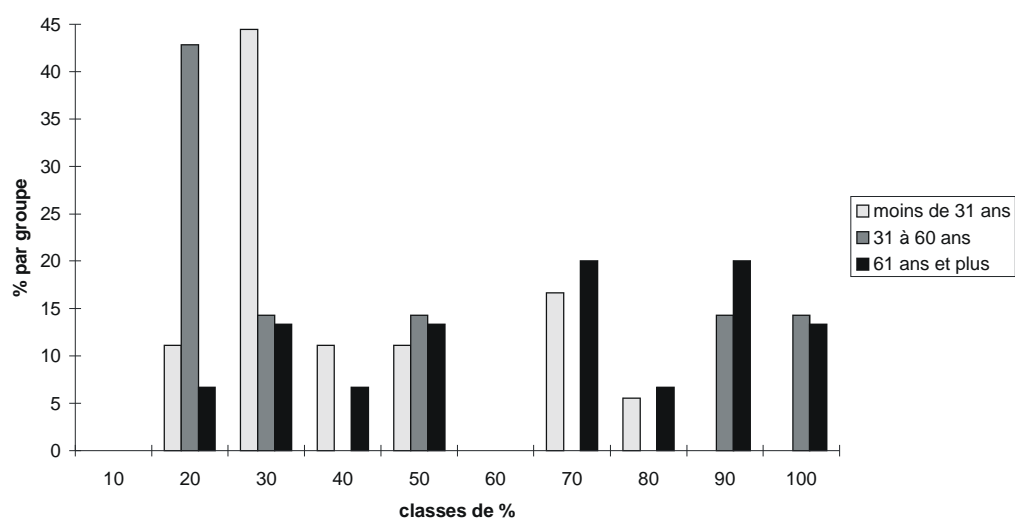


Figure 2 : Schwa x412. L'âge (entretien guidé).

S'agissant des compétences en occitan, les locuteurs actifs réalisent plus de schwas dans ce contexte que les non-locuteurs (cf. figure 3). Comme nous avons fait subir l'enquête à presque autant d'occitanophones en Aveyron (6) qu'à Paris (5), cela ne peut être une simple conséquence du lieu. Néanmoins, le résultat pourrait refléter l'influence de l'âge puisque compétences en occitan et âge sont corrélés. Mais même chez les locuteurs de 61 ans et plus, les occitanophones réalisent plus de schwas que les non-occitanophones (cf. figure 4).

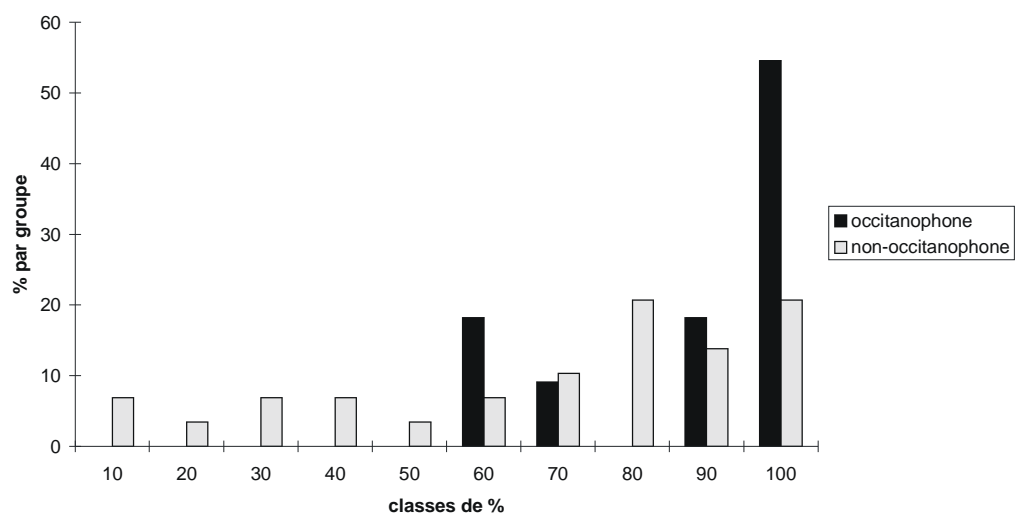


Figure 3 : Schwa x412. Les compétences d'occitan (lecture).

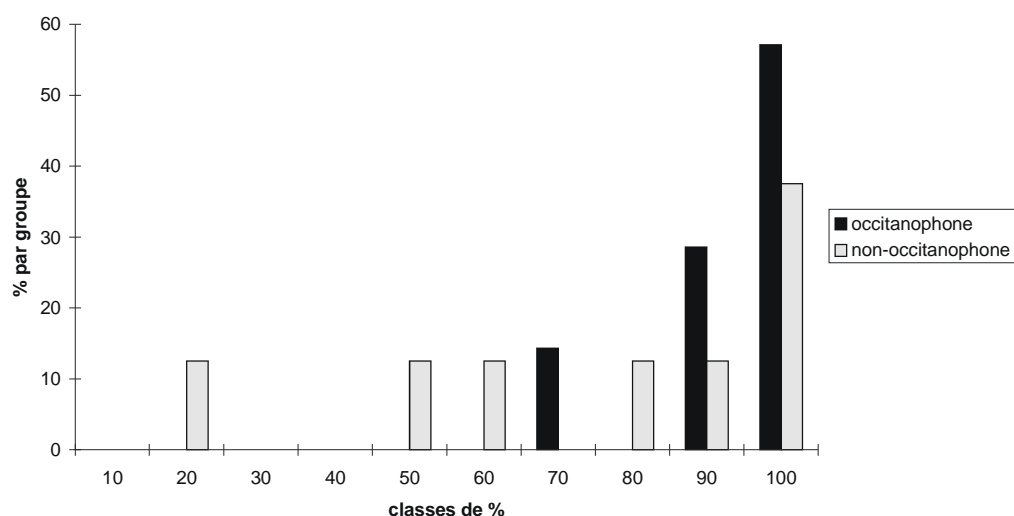


Figure 4 : Schwa x412. Les compétences d’occitan chez les personnes âgées (lecture).

En ce qui concerne le schwa en fin d’énoncé, du type *pâtes italiennes*, la variation est également très importante : entre 19 et 100% pour la lecture du texte et entre 29 et 100% pour l’entretien guidé. Dans ce cas-là, le lieu est le seul paramètre déterminant. Le résultat est d’ailleurs le même lorsque l’on ne prend en compte que les locuteurs de moins de 31 ans. La plupart vivant à Paris depuis quelques mois seulement, il faut se demander s’il s’agit vraiment de l’influence du lieu ou bien d’autres facteurs distinguant les jeunes Aveyronnais qui partent à Paris de ceux qui restent en Aveyron, par exemple le niveau d’études ou un attachement au pays moins important.

On sait depuis longtemps que la réalisation du schwa dépend de plusieurs dimensions variationnelles, le phénomène étant à la fois un marqueur du français du Midi et de la diction poétique. Or, la comparaison systématique entre lecture de texte et entretien guidé montre que cette interaction entre dimensions variationnelles n’a lieu que dans certains contextes, en l’occurrence dans des mots monosyllabiques ainsi que des mots polysyllabiques quand le schwa se trouve entre deux consonnes (*dans cette commune*). En revanche, dans les mots polysyllabiques où le schwa est suivie d’une voyelle (*La côte escarpée*) ou de la fin de l’énoncé (*pâtes italiennes*), il n’y a pas de différence entre les réalisations dans la lecture et l’entretien. Il faut donc distinguer les schwas purement diatopiques et les schwas dépendant de façon complexe de plusieurs dimensions variationnelles.

4.3 La liaison

En ce qui concerne la liaison, nous n’avons pas pu confirmer le constat de Séguy (1950) sur l’importance de la dimension diatopique. En effet, seul l’âge s’est avéré déterminant pour ce phénomène : pour l’ensemble des liaisons possibles (sans distinction entre liaisons obligatoires et facultatives et mises à part les liaisons en /n/ qui sont presque toujours réalisées), le taux de réalisation est en moyenne de 48% pour les personnes de moins de 31 ans, de 57% pour les personnes entre 31 et 60 ans et de 65% pour les personnes de 61 ans et plus. Il s’ajoute que le seul cas où la liaison s’est avérée sujette à variation extralinguistique (âge et style) est la liaison en /t/ quand le mot liaisonnant est monosyllabique (*Le village de Beaulieu est en grand émoi*). Évidemment, il ne s’agit que d’une première analyse à partir du nombre de syllabes des mots liaisonnant et la nature des consonnes de liaison, qui ne tient pas compte de la syntaxe.

5. Implications théoriques

L'analyse a montré l'impact de quatre paramètres extralinguistiques : le lieu, l'âge, la connaissance de l'occitan et le style. Pour les phénomènes linguistiques relevant de la dimension diatopique, primordiale pour l'analyse de la migration des Aveyronnais à Paris, s'impose une classification correspondant à un continuum avec deux extrêmes (avec certaines réserves puisque seule la liste de mots a été analysée pour une partie des phénomènes).

L'un des extrêmes, en l'occurrence Salles-Curan, est caractérisé par un /r/ apical et des simplifications de groupes de consonnes, même si ces phénomènes sont en train de disparaître. L'autre extrême, en l'occurrence Paris, est marqué par la différence phonologique entre /o/ et /ɔ/ et /ø/ et /œ/ ainsi que la confusion de /ẽ/ et /œ̃/. Cet extrême n'est atteint que par très peu d'Aveyronnais de Paris. Les phénomènes que l'on peut situer entre ces extrêmes sont la réalisation des schwas en fin de groupe accentuel et la différence entre /e/ et /ɛ/.

Pourtant, la supposition d'un continuum unidimensionnel entre basilecte aveyronnais et français standard ne répond pas à la complexité de l'espace linguistique français et du contexte de migration : Premièrement, le français dit « standard » ne peut occuper la position suprême d'un quelconque continuum, car une partie de ses caractéristiques est totalement inconnue en Aveyron, par exemple la différence systématique entre les voyelles mi-ouvertes et mi-fermées. C'est seulement dans le cas de la migration que ce standard commence à jouer un rôle. Deuxièmement, la prononciation parisienne n'est pas forcément à considérer comme standard. Évidemment, notre enquête ne fournit que des indices indirects pour cette thèse puisqu'elle n'a pas pour objet d'étude des Parisiens de souche, mais des provinciaux qui s'y sont installés.

Par contre, nous avons pu montrer que les Aveyronnais de Paris n'adoptent pas indifféremment tous les traits du français parlé à Paris. Pour cette raison, la distinction d'Henriette Walter entre « Paris-creuset » et « Paris-terroir » est très utile :

« Il en résulte que Paris apparaît comme le lieu où deux réalités coexistent sans véritablement s'affronter : Paris en tant que terroir, riche des usages linguistiques traditionnels de la région parisienne, et Paris en tant que lieu de rencontre, où se mêlent et s'amalgament avec bonheur depuis des siècles des usages venus de toutes les parties du territoire. Pour rendre justice à cette dualité, il faudra certainement inclure dans les usages régionaux ceux de 'Paris-terroir' – qui est aussi une 'province' comme les autres –, et les confronter avec ceux de la langue commune en train de se faire. » (Walter 1998 : 17)

L'Aveyronnais de Paris se trouve donc influencé par plusieurs systèmes linguistiques : le français aveyronnais, éventuellement l'occitan ou une langue étrangère, « Paris-creuset » (le français dit « standard »), « Paris-terroir » – ainsi que la norme et les autres dimensions variationnelles. Une telle situation exige une conception pluridimensionnelle de l'espace ajoutant à la spatialité de la langue, celle de la parole et celle du locuteur et replaçant l'individu parlant au centre de l'analyse : La spatialité de la langue se réfère à l'ancrage de certains traits linguistiques dans un espace précis (dialectes, français régionaux). La spatialité de la parole pour sa part implique l'axe immédiat-distance communicatif (cf. Koch/Oesterreicher 1990), mais également la situation de communication et les variétés qui y sont présentes. La spatialité du locuteur enfin renvoie à la provenance et à la mobilité du sujet parlant. Les trois dimensions spatiales permettent de classifier les (groupes de) locuteurs et de dégager des types de configurations (« glossotopes »). Ces « glossotopes » tridimensionnels se distinguent

radicalement des points unidimensionnels de la géographie linguistique traditionnelle qui ne prend en compte que la spatialité de la langue (cf. Krefeld 2002, Krefeld à paraître). Dans le cas d'un Aveyronnais de Paris, la spatialité de la langue sera représentée par « Paris-terroir », celle de la parole par toutes les variétés de français parlées à Paris et celle du locuteur par son idiolecte (toutes les variétés de son répertoire), formé dans l'interaction entre français régional aveyronnais et « Paris-creuset ». Si cet Aveyronnais ne commence pas seulement à omettre davantage de schwas et à distinguer /e/ et /ɛ/, mais aussi – ce qui semble toutefois assez rare – à prononcer de la même manière la voyelle accentuée dans *creux* et *creuse*, « Paris-terroir » aura exercé son influence. En revanche, un Aveyronnais resté toute sa vie en Aveyron n'est exposé qu'à une seule variété diatopique : le français régional d'Aveyron. Seulement dans ce cas extrême, il y a coïncidence entre la spatialité de la langue, celle de la parole et celle du locuteur. Et seulement cet extrême est pris en compte par la dialectologie traditionnelle.

Références

- ADDU = Thun, H. & A. Elizaincín (2000). *Atlas lingüístico diatópico y diastrático del Uruguay*. Kiel : Westensee.
- ALS = Ruffino, G. (1997). *Atlante linguistico della Sicilia I : I giochi fanciulleschi tradizionali*. Palermo : Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani.
- Bade, K. (2002). *Europa in Bewegung – Migration vom späten 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*. Munich : C.H. Beck.
- Béteille, R. (1978). *Rouergue – terre d'exode*. Paris : Hachette.
- Crozes, D. & D. Magne (1993). *Les Aveyronnais – L'esprit des conquérants*. Rodez : Editions du Rouergue.
- Durand, J., B. Laks & C. Lyche (ce volume). Le projet 'Phonologie du français contemporain' (PFC).
- Durand, J., C. Slater & H. Wise (1987). Observations on schwa in southern French. *Linguistics* 25 : 983-1004.
- Girard, R. (1979). *Quand les Auvergnats partaient conquérir Paris*. Paris : Fayard.
- Koch, P. & W. Oesterreicher (1990). *Gesprochene Sprache in der Romania*. Tübingen : Niemeyer.
- Krefeld, T. (2002). Per una linguistica dello spazio vissuto. Krefeld, T. (ed.). *Spazio vissuto e dinamica linguistica – Varietà meridionali in Italia e in situazione di extraterritorialità*. Francfort : Lang.
- Krefeld, T. (à paraître). Die drei Dimensionen des kommunikativen Raums und ihre Dissoziation : sprachliche Variation bei italienischen Migranten. A paraître dans Radtke, E. (ed.). *Variation im Raum*. Francfort : Lang.
- Radtke, E. & H. Thun (1996). *Neue Wege der romanischen Geolinguistik*. Kiel : Westensee.
- Séguy, J. (1950). *Le français parlé à Toulouse*. Toulouse : Privat.
- Tardieu, M. (2001). *Les Auvergnats de Paris*. Monaco : Editions du Rocher.
- Walter, H. (1982). *Enquête phonologique et variétés régionales du français*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Walter, H. (1998). *Le français d'ici, de là, de là-bas*. Paris : Lattès.